

L'écriture Dostoïevskienne entre profanation de l'athéisme et sacralisation de la souffrance

The dostoevskian writing between the profanation of atheism and the sacralization of suffering

Manal NOUR

Maître de conférences

Université Mohammed Premier, FLSH d'Oujda, Maroc

Abstract

Dostoyevsky's novels are often disconcertingly polyphonic. The characters are gripped by existential crises that prompt them to question the existence of God, and the purifying aim of evil. Anxious to justify the existence of pain on earth, Dostoyevsky attempts to reconcile the sacred and the profane, combating the heterogeneity that characterizes them and highlighting their inescapable nature for the salubrious and harmonious existence of the human being.

Dans les œuvres de Dostoïevski, l'appel à la transcendance se mêle à une intuition confuse du monde supérieur. La majorité des personnages Dostoïevskiens ayant choisi de se priver du sentiment religieux et de vivre dans un univers désacralisé en assumant une existence profane, finissent par se suicider ou par mener une vaine lutte contre la folie. À travers cet article, nous mettrons l'accent sur l'incapacité des protagonistes Dostoïevskiens à concilier entre la définition d'un créateur suprêmement bienveillant, et les nécessités de son plan ; et de souligner les procédés par lesquels il présente la souffrance comme l'un des moyens les plus efficaces qui permettent de réguler le manichéisme qui peuple les âmes humaines.

1. L'espace de friction entre le sacré et le profane

Le couple Sacré/Profane est à la fois symbiotique et antagoniste. Le sacré ne renvoie pas nécessairement au religieux dans toutes les cultures et les époques. Quant au terme profane, il est souvent considéré comme l'antonyme du sacré. Pour remédier à l'ambiguïté qui obscurcit tantôt la fluidité, tantôt la complexité des frontières entre ces deux notions, une définition s'avère cruciale.

Dans son ouvrage *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Émile Durkheim propose une étude sociologique de la religion. Croire en une transcendance ou en des phénomènes

religieux est obligatoire. Selon lui, la foi ou l'assentiment de l'individu aux indications et à la parole divine sont puisés de la réalité sociale. Il nous explique que la religion émane d'une société qui partage avec la divinité un éventail de prédicats tels que le souci de la hiérarchie qui fait d'elle un substitut de la divinité, la supériorité ainsi qu'un pouvoir de supervision et de contrôle ; le sacrifice par surcroît susceptible de mettre en relief la condition humaine dans sa forme la plus douloureuse et contradictoire.

Or, Durkheim s'opposait formellement au fait que le sacré et la religion furent souvent confondus, insistant sur le mutualisme qui entrave le plus souvent l'accès à la distinction fondamentale entre ces deux concepts. La religion représente une continuité collective partagée par les membres d'une société donnée, qui se concrétise par le rapport que l'être humain entretient avec un être supérieur, et donc avec le sacré.

La sociologie du sacré Durkheimienne nous permet d'affirmer que le sacré désigne l'au-delà du quotidien, ce qui demeure inaccessible et auquel nous vouons une vénération particulière. La rivalité entre le profane et le sacré est donc un sort inévitable auquel nulle religion ne peut échapper. Par ricochet, le profane est le miroitement de la vie quotidienne, marquée par les préoccupations humaines et terrestres ; du monde matériel exempt de toute pratique religieuse. Le terme profane découle du latin : *Pro* signifie devant tandis que *fanum* renvoie au temple. Sur le plan historique, l'adjectif profanus et le verbe profanare s'emploient dans différents contextes. *Profanus* est un mot polysémique qui renvoie à une offrande ou à l'espace extérieur du sanctuaire :

« *Maurus Servius Honoratus* emploie l'adjectif profanus [...] Le profanus selon lui est un objet jadis consacré et dédié à dieu, donc « sacré », plus tard employé à des usages humains ... dire que quelque chose est profane, c'est-à-dire en quelque sorte qu'elle appartient au fanum (temple) crochet c'est-à-dire au sacré [...] Varron met les origines de ce terme en relation avec fanum (sanctuaire), ce qui entraîne à dire que fanum désigne l'espace intérieur du sanctuaire, tandis que pro fanum indique l'espace extérieur du sanctuaire » (Dakroub,2016,3)

Le profane est sporadiquement lié à la laïcité qui fait référence à la scission entre l'État et la religion, la non-interférence de la société civile dans les croyances des citoyens. La manière dont la divinité est perçue varie d'un être à l'autre, d'un peuple à l'autre, et d'une époque à l'autre. Les représentations historiques divergentes de Dieu font l'objet de la pensée du philosophe et historien écossais David Hume. Dans son ouvrage *Dialogues sur la religion naturelle*, il tente d'en vérifier la consistance en optant pour une démarche empiriste : « En quoi, vous autres mystiques qui affirmez l'incompréhensibilité absolue de la divinité, différez- vous

[...] des athées, qui prétendent que la cause première de toute chose est inconnue et inintelligible » (Hume, 1779, 155)

Hume nous explique que la religion est le fruit de la conscience humaine qui reconnaît sa nullité et son impuissance devant une force transcendante. Le *numineux* ou le *mysterium tremendum* qui fait allusion au mystère comme source de crainte et d'étonnement présuppose que la puissance divine se refuse à toute définition assiégeante et réductrice. La singularité de la divinité réside dans l'absence radicale de toute ressemblance avec ce qui relève du cosmique et de l'humain.

Grâce à la contemplation de la nature, l'être humain parvient souvent à déceler les preuves de l'existence d'un être suprême, et de cultiver un besoin de dépendance à cette puissance protectrice et irréfutable. Par ailleurs, Hume tente de remédier au problème de l'induction. L'esprit humain est doté d'une faculté naturelle qui lui permet d'anticiper les faits à venir. Il ne s'agit point d'une tendance innée, mais d'une habitude qui s'instaure graduellement grâce à l'observation d'une multitude de régularités qui résultent d'expériences antérieures.

La reproduction de certains événements induit la naissance d'un leitmotiv mental sur lequel se fonde la probabilité d'une récurrence. L'absence d'une justification rationnelle de ce processus complexe est un argument ontologique qui prouve l'existence de Dieu. C'est ce que David Hume intitule la religion naturelle qui prouve que la rationalité peut suffire à elle seule à accéder à la perpétuelle intervention et assistance divine sans le recours au texte sacré.

Or, la scission entre l'existence évidente d'un Dieu créateur et le sens qu'attribue chaque être humain aux objets et aux réalités qui l'entourent, afin de satisfaire ses exigences est à souligner. Au fil des siècles et des civilisations, la structure arborescente des religions fit couler beaucoup d'encre. La religion permet de structurer l'expérience du sacré en proposant aux individus des textes sacrés, des doctrines et des rituels qui visent à nourrir le sens que l'individu accorde au sacré, ainsi que l'alliance qu'il entretient avec la transcendance.

Le terme religion découle du latin. Selon Cicéron, *Relegere* signifie relire ou revoir en prêtant une attention minutieuse ou en transcrivant un contenu religieux. En revanche, Tertullien et Lactance affirment que le mot *Religare* désigne le lien entre l'homme et la divinité, tout en mettant l'accent sur le caractère social de la religion. Elle est capable de relier tout individu à Dieu ainsi qu'à ses alter ego grâce à une croyance ou un sort commun.

L'harmonie se traduit dans ce cas grâce à une croyance commune du sacré et de la relation étroite qu'il entretient avec l'univers profane. Cela renvoie également à tout ce qui se situe en dehors des pratiques autorisées par la religion. Grâce à son pouvoir d'unification, la religion peut être instrumentalisée pour concrétiser davantage l'importance du sacré dans la vie quotidienne de tout être humain, ainsi que pour ancrer l'espoir d'un avenir meilleur dans l'esprit de tout être désespéré :

« Il s'agit d'envisager la religion ou les religions comme un produit soit de la société humaine soit de l'esprit humain. Dans le premier cas, la religion devient une branche de la sociologie, on s'occupe non plus de la société, en général, mais de la société externe [...] Dans le second cas, au contraire la religion devient une branche de la psychologie, les phénomènes de la mentalité, se produisant ou se particularisant deviennent les facteurs de phénomènes religieux. » (De la Grassière, 1899, 7)

La manière dont l'être humain interprète et vit la religion dépend de son expérience personnelle et du contexte social et culturel dans lequel il évolue. La pluralité des religions émane de la diversité qui affecte la perception des systèmes de croyance, tout en témoignant d'un élan de subjectivités. À titre d'exemple, le monothéisme est une forme de religion qui exige la croyance en l'existence d'un Dieu unique. Il s'agit d'une opposition stricte à la multiplicité des forces transcendantes ou au polythéisme. Dieu est omnipotent, détenant un pouvoir absolu, omniscient et doté d'une connaissance infinie, ainsi qu'omnibénévolent, sa bienveillance étant inégalable.

D'autre part, l'animisme désigne une croyance selon laquelle tous les éléments inertes qui relèvent de la nature tels que les plantes, les animaux et le vent disposent d'une entité spirituelle. Cette conception du monde souvent jugé comme irrationnelle vise à attribuer une âme à plusieurs créatures animées ou inanimées. Cela nous renvoie également au taoïsme, une doctrine à la fois philosophique et religieuse qui s'est développée en Chine pour mettre l'accent sur l'homogénéité de l'être humain et de la nature.

À son tour, le déïsme accrédite l'existence d'un unique être suprême, qui demeure inaccessible à l'homme car il ne se révèle jamais à lui. Nombreux sont les penseurs qui affirment que cette doctrine religieuse est contestable car elle accole des attributs inappropriés à la divinité. Elle rejette également le rôle primordial de la religion dans l'accès à la connaissance de Dieu. Selon le déïsme, Dieu existe mais il n'intervient nullement. En contrepartie, le théïsme soutient la thèse selon laquelle Dieu est le dirigeant qui détermine les normes et les principes qui régissent l'univers. Son intervention dans la vie mondaine représente

une suspension momentanée des lois immuables de la nature, permettant ainsi aux miracles de se produire.

Dans ces œuvres, Dostoïevski cherche à favoriser la réconciliation avec la transcendance et l'idée d'un Dieu compatissant et aimant. En créant l'homme, Dieu l'a doté d'une liberté qui jouit du rôle d'une révélation divine : « Que faire si Dieu n'existe pas [...] Dans ce cas l'homme serait le roi de la terre, de l'univers. [...] Seulement, comment sera-t-il vertueux sans Dieu ? » (Dostoïevski, 130). La responsabilité de l'individu se miroite à travers son choix de tenter de déceler la vérité, ou de se laisser engloutir par le marécage de l'impuissance face à la fatalité du destin. Il s'oppose donc formellement au déisme en explorant ses conséquences fâcheuses. En l'absence de la prise de conscience de la nécessité de l'assistance divine, les personnages contenus dans les œuvres de Dostoïevski se trouvent confrontés à un vide moral. L'intervention de la transcendance dans le monde, plus particulièrement dans la vie des hommes se reflète également à travers une absolutisation de la bienveillance divine comme réalité permanente, par apposition à tout ce qui relève du monde du profane.

2. Quête de sens et immanence de la souffrance

Dans les productions littéraires de Dostoïevski, le supplice du peuple russe ainsi que des protagonistes qu'il adopte, le plus souvent tiraillés entre le devoir et le pouvoir, le bien et le mal ; se manifeste par le biais de l'assimilation de tout être souffrant au Christ. En le plaçant au centre de la foi, il mène une virulente diatribe contre l'athéisme :

« Enfant de l'incroyance et du doute jusqu'à ce jour et même (je le sais) jusqu'au tombeau. Que de souffrances effrayantes m'a coûté et me coûte encore aujourd'hui cette soif de croire, qui est dans mon âme d'autant plus forte qu'il y a davantage en moi d'arguments contraires. Et cependant Dieu m'envoie parfois des instants où je suis tout à fait tranquille : dans ces instants, j'aime et je trouve que les autres m'aiment, et c'est dans ces instants que je me suis composé un Credo dans lequel tout pour moi est clair et saint. Ce Credo est simple, le voici : croire qu'il n'est rien de plus beau, plus profond, plus sympa-thique, plus raisonnable, plus viril et plus parfait que le Christ » (Dostoïevski, 17)

Dostoïevski l'assimile au Moïse capable de guider tout homme frustré et imparfait vers la voie salvatrice du sacré ; à une perfection à jamais inégalable qui témoigne de son attachement avide au christianisme, et d'un humanisme lié à sa prédilection pour le peuple russe.

Les individus athées sont souvent affectés par un stress chronique, en raison de l'absence des repères religieux qui procurent aux personnes croyantes satisfaction et réconfort. Les non-croyants sont inlassablement tourmentés par un sentiment de vide existentiel, les amenant à entreprendre une quête de sens ou d'objectif de vie différente, leur vision du monde n'impliquant pas un cadre de référence religieux.

L'athéisme dérive du terme grec *Atheos*. Le préfixe *a* renvoie à l'absence, *theos* connote la divinité, tandis que le suffixe *isme* renvoie à l'attitude ou à la doctrine. Les athées nient l'existence de Dieu. L'athéisme passif partage des similitudes avec l'agnosticisme, qui consiste à refuser de se prononcer sur les questions métaphysiques, ainsi qu'avec le scepticisme, qui repose sur la remise en question des vérités communément acceptées. Il s'agit donc d'une indifférence à l'égard de l'être transcendant. L'athéisme radical rejette la croyance en l'existence d'un créateur bienveillant.

Selon Mircea Eliade, historien des religions et enseignant d'histoire et de philosophie à l'université de Bucarest, la manifestation du sacré dans un objet renvoie à l'hiérophanie. Il qualifie également l'incarnation de la divinité dans une figure humaine d'hiérophanie suprême. Le sacré vise à permettre au divin de se traduire à travers le monde réel pour que l'homme puisse recevoir l'énergie divine, prendre conscience de l'intervention sempiternelle du créateur, et franchir les barrières assiégeantes imposées par le caractère initialement profane de l'existence.

Le sacré dispose d'un pouvoir régulateur. Il ordonne le monde tout en structurant la vie sociale et morale et en créant un centre de gravité capable d'orchestrer le chaos et de remanier le lien entre l'humain et le divin. Tout comme les rites et les mythes, la religion est l'une des formes qui permettent à l'être humain de faire l'expérience du sacré. Ce dernier est universel car il ne se limite nullement à une culture ou une époque désignée par opposition aux religions qui sont multiples :

« Chacun relève une modalité du sacré. Les modalités de cette révélation de même que la valeur ontologique qu'on lui accorde [...] considérons pour l'instant chaque document -rite, mythe, cosmogonie ou dieu- comme une manifestation du sacré dans l'univers mental de ceux qui l'ont reçu » (Eliade, 54)

L'œuvre de Dostoïevski ne cesse d'osciller entre le sacré qui se miroite à travers la quête du divin, et le profane qui lui accorde la possibilité de percer les mystères de l'âme humaine affligée par le mal. Néanmoins, comment Dostoïevski parvient-il à revisiter le sens de la souffrance pour dessiner un chemin qui tend vers le ciel ? Il est primordial de rappeler qu'au cours du XIX^e siècle, la cruauté des crimes commis en Russie fut accablante :

« Je viens de lire dans les archives russes ou l'Antiquité russe, je ne sais plus. C'était à l'époque la plus sombre du servage, au début du XIX^e siècle. Vive le Tsar libérateur ! Un ancien général, avec de hautes relations, riche propriétaire foncier [...] C'était un de ces individus [...] convaincus de leur droit de vie et de mort sur leurs serfs (...) Le général ordonne de déshabiller complètement le bambin, ce qui fut fait ; il tremblait, fou de peur [...] « Taïaut ! » hurle le général, qui lance sur lui toute sa meute. Les chiens mirent l'enfant en pièces sous les yeux de sa mère [...] Eh bien, que méritait-il ? Fallait-il le fusiller ? » (Dostoïevski, 140)

La souffrance semble être inhérente à l'existence. Elle est collective. Dostoïevski choisit d'aborder la notion d'âme russe ou d'esprit russe que nous retrouvons également dans les œuvres de Léon Tolstoï. Il s'agit d'un ensemble de caractéristiques communes, propres au peuple russe. La Russie se distingue de l'Europe occidentale par la complexité du rapport qui les unit, des croyances, des rituels et des règles religieuses, transmises et appliquées au sein de chaque communauté.

En Russie, le christianisme orthodoxe est une sorte de culture nationale populaire qui tente d'allier le caractère trivial du quotidien de l'homme, à des vérités qui dépassent la réalité tangible et sensible. La dimension spirituelle jouit d'une place centrale dans la formation et l'évolution saine du peuple russe. La communion à Dieu comme clé de voûte de la pensée orthodoxe et de l'œuvre de Dostoïevski renvoie à une union à la fois constante et intime avec la divinité.

Cependant, la manifestation physique du sacré ne peut surgir que par le truchement de la transmutation de la réalité immédiate en réalité surnaturelle. La conscience de la présence de Dieu et l'expérimentation de l'amour divin deviennent accessibles grâce à plusieurs pratiques extimes telles que les rituels, la repentance et la modération des passions. Dans *Les frères Karamazov*, l'eucharistie est un sacrement à la fois simple et puissant qui reflète la vision Dostoïevskienne. L'existence menée par les hommes sur terre ne cesse d'unir le ciel et la terre, le tourment et l'optimisme qui promet le meilleur : « Tu leur a promis le pain du ciel, mais est-il comparable au pain de la terre, aux yeux de la race humaine faible, éternellement dépravée et éternellement ingrate ? (Dostoïevski, 312)

L'eucharistie est perçue par Dostoïevski comme un acte qui combine entre trivialité et omnipotence, visant à fortifier le rapport de l'être humain à la transcendance. Des éléments qui relèvent de la vie quotidienne tels que le pain et le vin permettent à l'être humain d'explorer la visée spirituelle de ce rituel. Les luttes intérieures des personnages adoptés ne peuvent être amadouées que par l'intermédiaire d'une compréhension totale du rôle de la souffrance dans l'amélioration de la qualité de vie de tout individu.

Elle est indispensable au bien-être individuel et collectif, joue le rôle d'un canal favorisant une meilleure compréhension de soi et de la souveraineté de Dieu. Dostoïevski choisit d'inciter ses personnages souffrants à s'identifier au Christ afin de rétablir une harmonie avec

l'incompréhensibilité du plan divin. Même les âmes agitées sont le plus souvent envahies par le désir d'accepter la réalité tumultueuse et frustrante de la vie :

« Je suis une punaise et je reconnais en toute humilité ne pas pouvoir comprendre pourquoi tout est fait ainsi. Les hommes seraient donc eux-mêmes coupables : on leur a donné le paradis, ils ont voulu la liberté et ont ravi le feu du ciel, tout en sachant qu'ils allaient devenir malheureux ; par conséquent, ils ne sont donc pas à plaindre [...] Il me faut une compensation, sinon je me tuerai [...] Dieu sait où et Dieu sait quand » (Dostoïevski, 150)

Ivan est assimilé à un insecte, ce qui manifeste la faiblesse de l'homme devant l'immensité de la divinité. La petitesse face à la toute-puissance de Dieu amène l'être humain à développer un sentiment de dépendance. Il s'agit d'un intellectuel qui s'oppose strictement à la souffrance humaine. Pour lui, le monde est peuplé d'innocents qui subissent des actes cruels. Cela l'amène à rejeter l'indulgence divine car il n'arrive pas à déceler une justification morale au malheur des hommes.

Il reconnaît l'existence de Dieu tout en s'opposant strictement à sa bonté absolue. Le dilemme moral qui l'opresse n'est pas un signe d'athéisme. Il est incapable de concilier entre la définition d'un créateur suprêmement bien veillant, et les nécessités de son plan qui présupposent que la souffrance est l'un des moyens les plus efficaces qui favorisent la régulation du dualisme qui peuple les âmes humaines « Les arguments de l'ignorance, Ivan Karamazov les résume avec une acuité impitoyable (...) Il avoue sans ambage son besoin de croire. Il récuse les grossièretés de l'athéisme » (Dostoïevski, 18). En outre, l'assujettissement à une rationalité limitée empêche l'accès à l'infinité de la providence divine :

« La foi ne s'impose pas dans ce domaine, les preuves mêmes matérielles sont inefficaces. [...] L'autre monde démontre matériellement ! En voilà une idée ! Enfin cela prouverait l'existence du diable, mais non celle de Dieu » (Dostoïevski, 18)

Pour Ivan, l'idée d'une divinité à la fois dominante et présente dans le monde réel ne suffit pas pour prouver l'existence de Dieu. Toutefois, il est indéniable que la raison humaine, cette lumière naturelle qui éclaire les esprits, détient la capacité de démontrer l'existence d'une entité nécessaire à la survie de tout homme fragilisé par un malheur fatal.

Dans les romans de Dostoïevski, les personnages sont anxieux, attachants par leur caractère énigmatique et leur regard perçant. Les questions portant sur le chaos qui les entourent, toutes ces réflexions profondes dans lesquelles ils s'élancent pour assouvir leur soif d'explorer les recoins les plus reculés de la psyché, stimulent la réflexion critique des lecteurs. Nous pouvons les assimiler à des patients enfermés dans leurs monologues, cherchant inlassablement à remettre la réalité en question. L'écrivain russe tente de déchiffrer les desseins mystiques de l'univers, incitant les protagonistes adoptés à ne jamais renoncer au chagrin qui ronge leurs

âmes et affecte leur psychisme, leur faisant croire qu'ils sont abandonnés ou privés de tout secours divin.

Selon *Le dictionnaire des sciences médicales*, la névrose désigne : « la maladie des nerfs. [...] On comprend sous le nom de névroses un très grand nombre d'affections du système nerveux [...] » (G. Masson et P. Asselin, 2011, 55). Les névroses sont généralement liées aux troubles de la personnalité qui ne portent pas atteinte au sens de la réalité. En revanche, la psychose est relative à des troubles mentaux graves contribuant à une déréalisation.

Le symptôme majeur qui présuppose l'atteinte d'un sujet pensant de psychoses n'est autre que les crises de délire qui peuvent s'emparer de lui à tout moment. À titre d'exemple, la schizophrénie expose les personnes affectées à une avalanche d'hallucinations visuelles, auditives et olfactives. Ils entendent des voix imaginaires qui se plaisent à les juger, à commenter leurs comportements ou à leur dicter leurs actions.

Tel est le cas d'Ivan Karamazov, saisi de crises psychotiques. Les hallucinations et les idées délirantes foisonnent dans son esprit. Les psychoses surgissent généralement en l'absence de la foi en un substrat salutaire. Quand l'être humain perd espoir, renonce à l'idée de trouver une puissance qui puisse l'aider à surmonter les expériences douloureuses traversées, les troubles psychotiques s'installent.

La douleur anéantit les pulsions obscures qui animent l'homme, le purifie en éliminant sa part d'ombre. En l'absence de la foi, le libre-arbitre se métamorphose en un cadeau empoisonné qui incite l'étant humain à se complaire dans la déchéance. Le mal est éphémère. Il résulte fréquemment d'un abus de la liberté humaine. Selon Dostoïevski, la douleur permet à l'être humain de mûrir et de se rapprocher de la bonté divine. La souffrance est purgatoire car elle permet d'élargir les visions de la réalité et les compréhensions du monde. Cela accorde également à l'être humain la possibilité de remettre en question une multitude de convictions fuligineuses et de repenser la notion de la justice divine. Ainsi, l'acceptation du mal qui prévaut sur terre devient une nécessité fondamentale pour l'âme humaine.

BIBLIOGRAPHIE

- DAKROUB FIDA, « De quel sacré et de quel profane ? Une approche philologique », *Les Cahiers du GRELCEF*, N° 8, le fait religieux dans les écritures et expressions francophones. Mai 2016.
- DE LA GRASSIÈRE Raoul, *La psychologie des religions*, Paris, Félix Alcan, 1899

- DOSTOÏEVSKI Fédor Mikhaïlovitch, *Les frères Karamazov*, Paris, Gallimard, 1994.
 - *La légende du Grand Inquisiteur*, Paris, Éditions Desclée de Brouwer, 2020.
 - DURKHEIM Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1985.
 - ELIADE Mircea, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965.
 - *Traité d'Histoire des religions*, Paris, Payot, 1953.
 - HUME David, *Dialogues sur la religion naturelle*, Paris, librairie philosophique Vrin, 2005.
 - MASSON Georges et ASSELIN Paul, *Le dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, Paris, Nabu presse, 2011.
-

NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE DE L'AUTEURE

Manal NOUR est maître de conférences à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Université Mohammed Premier d'Oujda. Membre permanent du Laboratoire *Littérature Générale et Comparée : Imaginaires, textes et Cultures (LLGC : ITC)*. Auteure de nombreux articles ayant trait au Nouveau Roman, à la mythologie, à la littérature maghrébine francophone et à l'art oratoire ; ainsi que de deux livres : *Le calvaire des élites maghrébines européanisées Cas d'Adam dans les tribulations du dernier Sijilmassi de Fouad Laroui* (2022), et *Le Moi, l'espace et le temps : Une triple modalité d'écriture dans Enfance et Le Planétarium de Nathalie Sarraute* (2024).